

Jef Curvale



# CÉCILE L'Enfamme





Jef Curvale

# CECILE L'Enfamme

Éditions EDILIVRE APARIS  
93200 Saint-Denis – 2011

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualite@edilivre.com](mailto:actualite@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4631-2

Dépôt légal : mars 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

## Sommaire

Chapitre I – PROSPER.....	9
Chapitre II – VINCENT .....	39
Chapitre III – LA GUERRE.....	75
Chapitre IV – L’INSOUCIANCE .....	115
Chapitre V – LA SEDUCTION .....	151
Chapitre VI – LEONTINE .....	193
Chapitre VII – ELOI.....	225
Chapitre VIII – LE MARIAGE.....	269
Chapitre IX – LES AMOURS IMPOSSIBLES .....	313
EPILOGUE .....	339
PARTICULARITES LINGUISTIQUES – INDEX .....	341

*« Veuillez sucer, je vous prie, en lisant  
ces lignes, la queue d'une cerise ! »*

Francis PICABIA

– un rastacouère dont la mère s'appelait Cécile

*À mes enfants Laetitia et Stéphane*



# Chapitre I

## PROSPER

Située au bas, dans un creux, là où le soleil n'effleure que quelques minutes la toiture de lauzes et encore seulement l'été, la mesure se réduit à une seule pièce.

Mais quelle pièce !

Éclairée par un unique fenestrou et par la porte que l'on doit laisser entrouverte car la fumée s'abstient assez souvent de passer par la cheminée.

Près de l'âtre, dans lequel le soir la famille se serre pour égrener du maïs, tout en écoutant les histoires anciennes qui font peur... s'impose le lit des parents entouré d'un tissu qui tombe du plafond jusqu'à effleurer les dalles de pierre.

Une grande table de bois rectangulaire avec à chaque bout un tiroir où l'on range la miche de pain et les épices, prône ! Sur son plateau ont été sculptés huit trous en forme d'assiette afin de recevoir la soupe.

Près de la couche des parents, l'un à côté de l'autre contre le mur, quatre petits lits pour les enfants, faits de planches serrées, tenues avec des osiers.

La litière de l'âne et des deux chèvres, indispensables l'hiver pour assurer le chauffage de la pièce, fait face.

Enfin près de la porte, l'évier avec ses deux outres en peaux de bique remplies d'eau, utilisées uniquement pour se désaltérer

Au plafond, noirci par la fumée, sont accrochés la perche de saucisse, celle des boudins et quelques grappes de raisins

Pittoresque ! Non ?

Insalubre ? Certainement ! Nous sommes en 1880, le 25 juin, jour de la saint Prosper, l'angélus du soir vient de sonner, le soleil est encore haut, il propose de belles couleurs à l'ancienne tour de guet près de l'église.

La vieille du hameau, Mélanie, celle qui sait, celle qui connaît, celle qui a accouché tous les gosses du village est là, accroupie, devant l'âtre glissant une grosse bûche sous le chaudron rempli d'eau. Sur la table, des linges propres attendent l'arrivée du pitchounet.

– Comment vas-tu l'appeler ?

– Je ne sais. On n'y a pas pensé. Mais Monsieur le curé Fromont, a dit avant-hier quand il est passé pour parler du baptême que le saint du jour serait très bien.

– Allez pousse ! pousse ! Encore, encore.

– C'est un garçon, c'est un garçon, s'écrie Mélanie.

Le cordon coupé, Prosper se fait entendre ! Présenté à sa mère, celle-ci est surprise par le teint cuivré de son enfant

– On dirait un négri\* !

Prosper va bénéficier de l'école communale de huit à onze ans. Élève brillant, il est remarqué, encouragé par son instituteur Monsieur Arjaliez qui souhaite le préparer, avec l'accord de Monsieur l'inspecteur, pour le collège d'Espalion.

D'une mémoire étonnante, il est capable de calculer mentalement des opérations assez compliquées avec une facilité pour la lecture laissant loin derrière lui les autres enfants.

Dans la classe, une trentaine de garçons, âgés de sept et quatorze ans, sont plus ou moins assidus, les cheveux rasés à cause des poux ! Les pieds entourés de paille dans des galoches pour les plus pauvres.

Les fils de propriétaires sont chaussés de brodequins hauts avec œillets

Les filles des ouvriers agricoles, des domestiques, sont retenues trop souvent pour seconder les mères, leur présence est essentiellement liée aux travaux des champs, aux corvées de la famille ;

– Aller chercher de l'eau à Clamouse\*, la seule source d'eau potable située à plus de cinq cents mètres du hameau.

– Ramasser dans les communaux le bois mort nécessaire à la cuisine.

– Glaner aux moments des moissons les plus belles pailles avec lesquelles la mère tressera à l'automne les précieux cabas et paillasses qui seront vendus aux riches du village comme Madame Falguieres, aux voyageurs de la diligence Rodez-Saint Geniez qui passe chaque semaine là-bas, au carrefour de Tripadou sur la route nationale ; ou tout simplement à la poste aux chevaux chez Aldebert, l'unique hôtel de la bourgade ou parfois descendent des bourgeois de Paris.

- S’occuper des bébés, les changer, les langer.
- Garder chez les plus riches propriétaires, le cochon, les chèvres, l’âne ou les dindons
- Jardiner les topinambours...

Mais la réalité de la vie rattrape vite le rêve de l’instituteur !

Non content de n’avoir pas les sous nécessaires pour payer les futures études, le père de Prosper précise à Arjaliez que son fils en sait suffisamment pour aller garder les dindons chez Monsieur Falguières.

Ainsi, pendant plusieurs années, de saison en saison Prosper va vivre heureux, en observant les particularités « des Grands » du village

- Le cafetier qui attend que ses derniers clients s’assoupissent pour leur faire les poches !

- Le curé Fromont qui après l’angélus de sept heures s’éclipse discrètement du presbytère avec une boîte sous la cape, en direction des murs de pierres sèches du causse, pour braconner le lapin sauvage avec son furet « beorsatanas »

- Milladiou !, mais c’est interdit, pense Prosper, le curé ne fait pas ce qu’il dit, lui aussi il triche !

- Le maître de son père, monsieur Falguières, caché derrière le grand buis du potager, qui se délecte de voir faire pipi ses servantes, pensant être à l’abri des regards indiscrets.

- Le bedelaire\* qui trempe son gros zizi dans la boîte à sel et qui se le fait léchouier\* par un petit veau !

Par contre, régulièrement le jeune Prosper se présente à l’école et demande à Argeliez de lui prêter des livres. Livres qu’il dévore comme des gourmandises.

Il part le matin vers les dix heures, derrière les quinze dindons dont il a la garde, une branche de frêne comme arme de torture et sa musette dans le dos. Musette au contenu précieux préparée par une servante : un morceau de pain noir, une grosse cébe\* violette, un bout de lard, le tout enveloppé dans du papier journal « Le Monde Illustré »... musette dans laquelle il glisse avec précautions le livre prêté par son instituteur.

À son retour, au coucher du soleil il rejoint la propriété ou il enferme ses bestioles, dépose la musette aux cuisines en espérant récupérer un morceau de jambon, un morceau de pain parfois les deux, en fonction de l’humeur de la cuisinière.

Arrivé chez lui, avant de partir en forêt ramasser le bois, il s’empresse de mettre à l’abri dans la boîte en fer blanc, récupérée dans les poubelles de

l'hôtel Aldebert les pages certes froissées du « Monde Illustré », ou de « La Mode Pratique » mais combien précieuses.

Les feuilles de « La Mode Pratique » se distinguent par la couleur de l'imprimerie : elles sont bleues.

Les dessins, les publicités, les illustrations tout est bleu. Incroyable ! Incroyable, les diverses informations récupérées sur le monde, la politique, la vie parisienne, les corsets, les toilettes de bal ou de soirée pour jeune femme, la constipation !!! Hélas, les feuilles sont souvent déchirées.

– Madame Denise Escafre, médaille d'or  
3, place du Théâtre Français  
corset – cuirasse, pour amincir la taille sans gêner  
Busc articulé, ne fatiguant jamais la poitrine  
Corset de nuit, du matin, sans baleine  
Coussins creux

Que de mystère ! Des baleines ?

À vendre un couple de canards Carolin, prix modéré  
Annonce No 205.952

– marrons glacés de l'Ardèche, les plus délicieux  
Le caisson d'un kilo, franco 5 frs, contre mandat-poste  
Pierre Rossignol ; Privas  
Annonce No 202.934

On cherche pour trois filles, 9, 7, 5 ans institutrice Allemande  
Catholique, sure, connaissant parfaitement français et piano.  
Ecrire Ephrasie Bertoldo, casa Galliera, Gènes Italie  
Annonce No 192.848

Une abonnée céderait à moitié prix, un cachemire de l'Inde  
Ayant couté 2500 frs No 201.915

Que de découvertes, que de questions sans réponse !

– Comment faire pour récupérer de temps en temps quelques numéros de ces hebdomadaires si passionnants.

Les demander à Monsieur ? à Madame ?

Impossible, impensable, aux domestiques ?, aux femmes de ménage ?, à la lingère ?, à la cuisinière ? Non, trop risqué.

Mais, pourquoi pas à Vincent, le fils, l'héritier des Falguières. Il a mon âge, il est né en 80 comme moi. Je le connais peu, je sais par une bonne à

tout-faire qu'on lui a interdit de me parler, de jouer avec moi, pourtant l'autre jour il m'a demandé de lui apprendre à pêcher les écrevisses dans le Dourdou\*, réfléchit Prosper.

– Bonjour Vincent, demain matin je vais aux écrevisses, une agnelle du troupeau de Pujol vient de crever, elle a du se gonfler hier dans le champ de trèfle. les tripes de fedes\* sont idéales pour servir d'appâts dans les balances\*. Je dois les récupérer avant qu'il enfouisse la bête, tu veux venir ?

– -Oui, je veux bien. Mais à quelle heure penses-tu partir ?

– Avant la chaleur. Au lever du soleil, pas plus tard que 6 heures.

Si tu es en retard, cherche-moi en dessous de Clamouse, ne fait surtout pas de bruit. Il faudra être de retour vers 10 heures car je dois garder ces bestioles d'Inde.

– Des bestioles d'Inde ?

– Ben, les dindons de ton père, pardi ! Putain et tu vas à l'école chez les curés !

– Oh ! Ça va toi, petit trou du cul, ah ! ah ! 6 heures, il faut que j'invente une histoire, mais laquelle ?

– Tu sais écrire ? eh bien sur un bout de papier, tu écris : je suis allé à confesse. Ah ! Ah ! Bon, tu y réfléchis, à demain.

À u dernier coup de cloche de l'angélus, Prosper relève une nouvelle fois la balance dans laquelle trois monstres gris-ardoise sont piégés ; il vient de les déposer dans le pré... aux pieds de Vincent. Celui-ci observait depuis un bon moment son complice.

– Ah, tu es là ! Ne perdons pas de temps, attrape le sacadou\* et regarde bien comment je les attrape – pouce et index au dessus des pinces, je serre fort, je l'arrache de la balance ou elle s'agrippe, je la regarde bien les yeux dans les yeux en lui disant : bonjour, bonne nuit. Et hop dans le sac. Tu as compris ? A toi.

Vincent, courageux, suit à la lettre les consignes, fier comme Artaban\* jusqu'au fameux bonjour et... Aie ! Aie ! Aie ! L'écrevisse vient de lui pincer le bout du nez et ne lâche plus sa proie.

Prosper heureux est aux anges, il ne peut se retenir de rire. Quant à Vincent il crie, il hurle, il ne comprend pas... il vit un cauchemar. Il a lâché le monstre, mais il est là ! Beaucoup trop près, il ferme les yeux et...

– Prosper ! Prosper s'il te plait, vite, vite j'ai mal.

D'un coup sec, rapide, Prosper desserre l'étreinte en coupant la pince de la pauvre bestiole et libère ainsi l'infortuné Vincent. Lequel, soulagé remercie son sauveur tout en ayant conscience d'avoir été ridiculisé.

La pêche va reprendre, les deux garçons vont être méthodiques, efficaces, chacun va trouver son compte dans cette aventure :

Prosper, malgré les difficultés, vient de gagner l'amitié de Vincent et celui-ci a découvert une nouvelle activité.

Prosper regarde le soleil, réfléchit un très court instant,

– Vincent, il va être 10 heures, il faut vite remonter au village.

Après avoir rangé le matériel : appâts, balances, bâton fourchu sans lequel on ne peut poser correctement le piège à l'endroit précis, ils emportent la besace contenant deux bonnes douzaines d'écrevisses ; correspondant au repas du soir chez Prosper.

Nos deux compères échangent sur leurs quotidiens si différents.

– Tu as pensé à ce que tu vas donner comme explication pour justifier ton absence ?

– Non, il est possible que personne ne s'en aperçoive, je reste souvent dans ma chambre le matin.

– Et ton nez ?

– Ah ! Zut, j'y pensais plus. On verra

– Dis-moi, Vincent, quand je pars comme tout à l'heure garder les dindons Denise me prépare le casse-croute et l'enveloppe avec des feuilles de journaux, « Le monde illustré » et « La mode pratique »

– Et, alors ?

– Tu ne le sais pas, mais je ne vais plus à l'école, je m'ennuie sur la cause toute la journée à veiller sur les dindons, j'aimerais tellement lire !

Vincent, surpris par cette confiance se propose de lui prêter ses livres d'aventures tout en lui promettant de récupérer les hebdomadaires et de les lui faire passer.

– Je te les glisserai dans la caselle\*du pradel\*, le temps des vacances, car tu le sais je suis dans une école à Soreze dans le Tarn près de Toulouse.

– Vraiment, tu es très gentil. Tout m'intéresse, même tes cahiers d'école, ne les jette pas, garde-les moi si tu peux. Mais sois prudent, n'oublie pas que je n'ai pas le droit de te parler.

Ainsi, pendant plusieurs années, aux grandes vacances, à Noël et à Pâques, à l'insu de tous, Vincent va contribuer à la formation, à l'éducation, au « savoir » de Prosper

Celui-ci, au fur et à mesure que les saisons se succèdent, accumule des sous qu'il cache dans un vieux mur de pierres sèches au pradel des cochons, des sous gagnés à la sueur de son front, grâce à son savoir-faire, son ingéniosité, sa disponibilité, ses observations des autres et de la nature

Au cours de l'été, monsieur Veillon, de la faculté de médecine de Montpellier passe à Tripadou\* avec son cabriolet, tiré par deux superbes chevaux et il achète les vipères, les couleuvres, les salamandres vivantes capturées par les paysans.

Le « peillartot\* » par contre, fait le porte à porte pour acheter des peaux de lapins, des peaux de taupes, encore faut-il pour ces dernières qu'elles soient retournées et bien tendues sur deux branches d'osier placées à l'intérieur de la peau

Trois jours après chaque lune nouvelle, en août, septembre et octobre, la cueillette des cèpes dans les châtaigneraies de la mine à charbon du Pouget près de « La Quille\* » rapporte des sous, parfois même un louis, Monsieur Falguières accepte que ses dindons patientent dans la basse-cour si en retour Prosper lui réserve la totalité de la cueillette, payée au meilleur prix, cela va de soi.

La chasse au Babissous, l'oreillette, le petit gris, celui qui brille au soleil, le roi du Causse, qui une fois séché, présenté en chapelets est très prisé par les gens de Paris. Ah, les champignons s'il y en avait toute l'année. Prosper serait très riche.

Toujours volontaire pour monter à Aubrac récupérer une bête malade, cela change de la garde des dindons. Certes, il faut partir en pleine nuit, avec dans la musette la niolle\* bien enveloppée dans une peille\*, passer sous le château de Roquelaure la peur au ventre, traverser le lot à Saint Come et monter dans les drailles mal empierrés jusqu'au buron\* de Maillebiau. Mais une fois là-haut, quel festin ; beurre, tomme fraîche et aligot en remerciement de la fameuse eau de vie, offerte par Falguières aux hommes de la montagne :

Le pasturé,\* le cantalés\*, le bedelier\* mais aussi le roul\*, dégustent et savourent par petites rasades la précieuse eau de vie.

– houie ! la puto es bouno\*

Le roul, pas plus haut que trois pommes, âgé d'une douzaine d'années comme Prosper, mal fagoté, vêtu d'un pantalon de toile taille adulte, tenu au bassin avec une ceinture de ficelle, chaussé de galoches les pieds emmaillotés de paille, corvéable, disponible du matin au soir, est aux ordres.

Il est, ravi, heureux d'avoir l'autorisation d'accompagner Prosper, dans un premier temps à l'arrachage des racines de gentiane qui une fois séchées, macérées dans de la niolle\* donneront cette Suze si légèrement amère mais tellement subtile.

Puis de le guider à la lisière d'un bois de hêtre pour cueillir le thé. L'endroit est tenu secret compte tenu de la rareté de cette plante, Falguières le propriétaire ne supporterait pas qu'un seul rameau lui soit dérobé

Privilège ! Privilège !

Le roul qui a été une seule année à l'école, parle très peu le français, il s'exprime essentiellement en patois, réjouit de partager quelques heures avec un enfant de son âge Il regarde Prosper, détaille ses habits, son chapeau et rit de bonheur.

La vie de ce garçon est insupportable, injuste, aux yeux de Prosper. Quand celui-ci pense à la vie de Vincent Falguières, à la sienne et qu'il compare les trois destinées, il se met à hurler

– Mila diou de miladiou.

– Le bon dieu n'est pas bon.

Au cours de la cueillette du thé « le roul » se confie, pose beaucoup de questions à Prosper sur la vie dans la vallée, sur sa famille, sur l'école

– Tu manges souvent de la fouace\* à la fleur d'oranger ? De la pascade\* sucrée ?

– Pas souvent, lui répond Prosper, mais parfois Vincent, le fils de Falguières, m'en donne en cachette.

– Dis moi, vous dormez ou, par terre ? Je n'ai pas vu de lit dans le buron.

– Mais non, que tu es couillon, nous dormons tous les cinq sous le toit dans le foin.

– Oh ! la la ! mais il y a de grosses araignées, des souris, des rats, non ? Tu n'as pas peur ?

– Oui, parfois j'ai peur, pas beaucoup mais un peu, surtout avec les loirs, ils ont de très grands yeux. Puis comme c'est toujours presque noir, on monte par l'échelle, sans bougie. Tu sais, je suis tellement fatigué que je m'endors habillé contre le bedelier, celui qui s'occupe des petits veaux, c'est le plus gentil avec moi. Lui, il ne me file jamais de rouste. Il est ma seule famille, je suis un orphelin placé par l'inspecteur d'Aurillac. Parfois il me fait peur quand il boit. Il menace de m'abandonner si je ne lui suce pas son machin.

– Putain, quel salaud. En bas, au village, j'en connais un qui se fait sucer par un veau. C'est quand même moins dégueulasse.

L'échange entre les deux gamins est interrompu subitement par des appels :

– Lou roul\* ! Lou roul !

Lestement, l'un avec la gentiane, l'autre avec le thé se présente au buron devant lequel les attend le Cantalés\*. Très en colère il s'adresse à Prosper

– Le veau vient de crever. Tu diras à monsieur Falguières qu'il a eu une gonflade, je n'ai pas pu le sauver et comme il se fait tard, tu ne descendras que demain matin. En attendant tu vas aider le Roul à rentrer le bois pour le repas de ce soir, ensuite vous irez aux truites, il faudra en attraper au moins six. Allez demerdez-vous.

Prosper cache sa joie. En effet, faire trente kilomètres avec un veau malade lui semblait au dessus de ses possibilités. Par contre descendre en plein jour avec dans la besace les racines de gentiane et les petites feuilles de thé, que du plaisir.

Une fois le bois ramassé, chacun porte sur son dos un fagot de hêtre, le dépose près de l'âtre dans le buron et se prépare pour aller aux truites.

– Explique-moi, je n'ai pas compris cette histoire de truites.

– Tu vas voir, ce n'est pas compliqué, je vais mettre en amont du ruisseau une nasse en osier, toi tu le remontes en frappant très fort la surface de l'eau avec cette pelle, les truites effrayées rentrent dans le piège et hop, on change d'endroit et en trois ou quatre fois nous aurons les six truites ! Tu as compris ?

– Il fallait y penser

– Parfois il me demande de pêcher des grenouilles, c'est plus rigolo mais je n'aime pas les peler.

Après un bon repas, une soirée à regarder les étoiles les deux gamins se sont endormis côte à côte dans le foin à l'écart des autres, Prosper craignant les caresses du Bedelier.

De retour chez monsieur Falguières, Prosper lui fait le compte rendu de son périple le plus précis possible en présence de son fils Vincent. Fier de présenter son butin de thé et de gentiane et d'expliquer, comme un grand, la mort du veau.

– Prosper je te félicite. Dans quelques temps tu seras un serviteur aussi brillant que ton père. Compte sur moi pour te proposer une bonne place. Nous allons partir quelques semaines à Lourdes puis à Biarritz, à mon retour j'envisage de te confier le troupeau des agnelles à la place des dindons.

– Merci, Monsieur

Prosper est loin d'être satisfait par cette proposition, Monsieur Falguières vient en quelques mots de remettre chacun à sa place

Lui, derrière les brebis avec comme seul compagnon un chien. Le Roul, son copain de la montagne, pieds nus dans les bouses de vache à la merci

de quatre sauvages et Vincent le fils de Monsieur qui part en vacances avec Papa et Maman à Lourdes prier la sainte vierge à la grotte. Pour qui ? Pour quoi ? Pour plus de justice ? Et à Biarritz, l'océan, le sable, le casino, le rocher de la vierge ; encore elle !

Après le souper, vers les dix heures du soir, la famille de Prosper, se resserre dans l'âtre devant une grosse bûche, chacun ayant poussé sa chaise, friand des histoires vraies ou fausses qui allaient être contées soit par les vieux, soit par le père. Parfois, Prosper est invité à lire près de la bougie neuve, un fait-divers des gens de la ville qu'il a repéré dans les livres ou les journaux offerts par Vincent.

Ce soir, Prosper propose de lire un article du « Monde Illustré » : La mort du commandant Faurax au Dahomey, suivi de quelques informations dont raffole sa mère comme :

– La pate épilatoire Dusser qui détruit les poils follets, disgracieux, sur le visage des dames. Efficacité garantie – Pour les bras demander le pilivore Dusser rue J.J Rousseau, No 1, en face du Louvre.

Ou encore :

– L'Apiol du docteur Joret, seul remède des douleurs, retards, suppressions dont la femme souffre aux époques.

Prosper n'a pas son pareil pour expliquer le conflit du Dahomey, J.J.Rousseau et Le Louvre, mais l'Apiol reste pour tous un mystère. Seule « le pilivore » déclenche un fou rire général.

– Mais, alors, la femme se rase la moustache ?

– La mémé devrait y aller.

– Pour les bras, ce sont toutes les femmes de la paroisse qui devraient le faire, commente le père de Prosper.

– Et comment le sais-tu, toi ? Répond la mère. Madame Falguières, elle, je le sais, je l'ai vu de mes yeux, elle se passe une pommade de – je ne sais quoi – sous les bras et après un petit moment elle s'essuie et tout a disparu

– Pute, mais ces femmes doivent piquer comme ma barbe, alors !

Cette réflexion entraîne à nouveau une franche rigolade de tous, mis à part Prosper, qui tout en refermant l'hebdomadaire semble préoccupé par cette dernière réflexion.

– Bien, on ne dit pas la prière ce soir, il est trop tard. Demain matin, je dois préparer les chevaux et le cabriolet pour conduire les maitres au train de Toulouse, dit en se levant le père.

Le soleil vient à peine de se présenter, qu'il fait un clin d'œil à la fois de chaleur, de luminosité et de gaité à la famille Falguières. Pendant que les

quatre malles sont attachées derrière le cabriolet, Vincent toujours aussi discrètement propose à Prosper deux cabas\* remplis de livres et de revues

– Tiens, pour tes vacances. J’en ai récupéré autant que j’ai pu, afin que tu continues à t’instruire. Tu verras, c’est très varié. J’y ai même glissé une surprise. On en parlera seulement aux vacances de Noël, car au retour de l’océan, début septembre, mes parents m’accompagneront directement de Toulouse à Soreze. Tu vois la malle bleue, c’est celle de mon école. Allez, bon courage. Tu sais, je crois avoir compris cet été ce qui te préoccupe. J’espère que notre différence sociale sera moins forte que notre amitié.

Le cabriolet vient à l’instant de passer sous le porche que déjà Prosper, excité comme une puce aussi rapide qu’une perdrix, a récupéré les trésors offerts par Vincent. Il est trop tôt pour partir avec les dindons dans ces champs maudits, il se réfugie chez lui, à l’abri des regards indiscrets, pour assouvir sa curiosité !

– Mère, viens voir le cadeau du Vincent. Tu n’en parles à personne. C’est promis ? C’est très, très important, surtout pas au curé à ta prochaine confession ? Regarde 35, 36, 37, et 38 livres. Et des gros. Tu es déçue ? Il n’y a pas de dessin, je t’en lierai souvent cet automne

Prosper est là, heureux il jubile, il salive. Les dernières paroles de Vincent ricochent dans sa tête, a-t-il bien compris le sens de cette dernière phrase ? Mais, par contre ou est cette surprise ? Ses mains touchent, effleurent, caressent, frôlent, manipulent, enfin comme avec des cartes à jouer, chacun des ouvrages.

Attisé par tant de documents, arrivés si sauvagement, si vite, il se met à crier de plaisir. Ses mains, son cerveau sont à l’arrêt comme Thaïs le braque hongrois de Falguières à quelques mètres d’une bécasse royale.

La guerre des paysans en Allemagne de Friedrich Engels

La guerre civile en France 1871 de Karl Marx

La voilà, la surprise. Bien sûr, Engels et Marx, ils sont presque frères. Comme lui et Vincent, non ? Non, j’exagère, ma joie me fait déraisonner.

– Et si je n’avais pas accompagné mon père ce matin, pense-t-il tout fort. Certainement que Vincent avait prévu une solution, il a du préparer depuis un certain temps cette surprise, ce cadeau, peut-être, depuis la pêche aux écrevisses.

– Mille dieux ! Il n’est pas comme les autres riches ce type.

Le fait de réfléchir l’empêche de poursuivre la découverte. Il passe d’un ouvrage à l’autre en lisant seulement les titres :

– observations sur la reproduction en captivité du Ouistiti vulgaire par Jules Chalande

- tiens. Pourquoi le Ouistiti ?
- petit atlas départemental de la France, avec 102 cartes en couleurs
- je vais les apprendre par cœur, avec les préfectures et sous-préfectures
- petite géographie méthodique
- Avec tous les pays, tous les continents
- exercices de calcul avec les quatre opérations de l’arithmétique
- Même la division avec la virgule, je vais essayer
- voyage en Russie de Thomas et Lyall
- le dessin de la couverture me fait peur
- la femme, le mari et l’amant de Kock, édition illustrée de 31 dessins
- Maman sera contente
- d’un très bel album d’images d’Epinal en couleurs.
- tiens, avec cet album aux belles images, je vais lui apprendre quelques mots

Il est dix heures à l’horloge de l’église. Il faut que je cache tout cela, je dois partir avec ces sales piots\*. J’emporte dans la musette le livre de Marx, belle journée ! Ce soir et demain matin je continuerai à découvrir les détails de ce somptueux cadeau. Ah ! Merci Vincent

En arrivant près du poulailler ou patientent les « piots », on informe Prosper qu’il ne doit pas les sortir

– Pendant deux jours on va les purger, tu es libre, on n’a pas de travail pour toi

De retour chez lui, il s’empresse de s’intéresser à son trésor, mais, hélas, très vite réprimandé par sa mère :

– Comment ? Tu n’as pas autre chose à faire que t’amuser avec ces livres

Prosper baisse la tête, reste silencieux et attend la sentence

– Bien, voilà trois jours que ce terrible orage est passé du côté de « la Quille », prend ce morceau de pain, l’oignon, ces noix – la musette de ton père pour les cèpes et le grand cabas pour les bourgognes\*. Aldebert à l’hôtel, accueille pour une semaine des riches de Paris et souhaite leur servir des bonnes choses du pays. Tu as compris. C’est pour nous quelques sous de plus, peut être même quelques louis.

– Je vais de quel côté aux campariols\*, vers Roquelaure ?

– Mais, tu es sourd ? Tu le fais exprès, je viens de te dire d’aller à « la Quille » Ah ! Oui, je me souviens, tu as eu peur l’an dernier dans ce bois infesté de vipères. Tu feras très attention. Rappelle toi ce que t’a dit ton père.

Avant de cueillir le cèpe, bien le dégager avec le bâton de manière à ce que le serpent qui parfois entoure le pied puisse s'échapper. Tu as compris ? Au retour, à la tombée de la nuit rentre par le ruisseau et les genêts pour les bourgognes. Attention, là aussi tu ne chasses que les « coques dures », Aldebert ne nous paye pas les molles. Allez au travail

– A ce soir Maman

– Si tu as soif, rapproche toi de la mine, dis qui tu es. Ils seront très gentils avec toi, ils connaissent ton père

Après avoir avalé rapidement les cinq kilomètres dans le temps record d'une heure et demie ; le long de la nationale en direction de Saint Geniez, Prosper aperçoit les premiers châtaigniers et comme un chat sauvage, saute le fossé, grimpe le talus recouvert de belles fougères et disparaît

Tel un chasseur, Prosper scrute le terrain, observe en plissant les yeux, tournant le dos au soleil. Il examine, évalue, estime la moindre petite bosse de mousse. Il inspecte tous les recoins susceptibles d'accueillir une tête noire

Cette expression le fait sourire, il est très proche de la mine de charbon et depuis qu'il est tout petit on le surnomme « le Noiret »

– C'est bizarre, dit il à haute voix.

Très concentré, il avance, il s'enfonce dans la forêt ; il fait chaud, humide, pas un souffle de vent. Pas de cèpe, pas de serpent. Il s'autorise une bonne rasade tout en constatant que sa gourde en peau de bique est vide. Ainsi il décide de chasser le « bolletus » en direction de la mine et de sa source

Au bout d'une demi-heure, si Prosper n'a toujours pas vu le plus petit champignon, il a découvert la source en remontant tout simplement le ruisseau qu'il a enjambé à plusieurs reprises

Fatigué, abattu, légèrement découragé, déprimé même à l'idée d'envisager un retour à la maison bredouille et de voir le visage de sa mère devant une musette vide, Prosper ne s'aperçoit pas qu'il est à son tour observé.

À une dizaine de pas, se tient un bonhomme assez rondouillard, les pouces soutenus par un gilet de satin entièrement ouvert sur une chemise blanche ;

– Que fais-tu là ?

Prosper sursaute, surpris

– Euh ! bonjour, rien. Monsieur, rien. Je rentre chez moi, j'ai très soif. Ma mère m'a dit que chez vous je trouverai de l'eau

– En effet, mais comment ta mère connaît cette source ?

– Par mon père, il a travaillé ici au début de la mine, Capel du Barry-bas !

La conversation est interrompue par un vacarme impressionnant fait de cris et de grincements. En effet, apparaît sortant d'une grande cage, au dessous de la tour en fer, sept ou huit jeunes garçons aux visages noircis, portant des casques étranges sur la tête, tenant des lampes et des sortes de paillasses\* dans les mains.

– Tu vois, ce sont des jeunes mineurs. Ils ont fini la journée, ils vont se débarbouiller et rentrer chez eux, ils habitent les villages environnants, que fais-tu toi ?

Après un long silence, Prosper presque honteux précise très doucement, comme si les jeunes qui sont passés pouvaient l'entendre :

– Avant je gardais les dindons, mais la semaine prochaine mon patron, Monsieur Falguieres m'a dit que j'allais m'occuper des agnelles

– Si tu en as envie, tu peux venir essayer une journée. Parles-en à tes parents

– Monsieur, quel est votre nom ?

– Salesses, Salesses Félix. Et tu seras bien mieux payé que chez ton Falguieres, dit-il en rentrant dans ses bureaux.

Prosper, surpris par cette conversation, reste là, rêveur, songeur, l'arrivée d'un nouveau groupe d'individus à la surface de la terre, sur le carreau de la mine, avec des cris de soulagement le ramène à la réalité : ne pas rentrer bredouille à la maison

Il se fait tard, aucun champignon et pas le moindre escargot !

En coupant au plus rapide à travers les bois, Prosper s'arrête au bout d'un moment pour « changer d'eau\* » à coté de trois magnifiques cèpes

Incroyable, là, devant lui, trois monuments, beaux et sains à la fois. Il ne les avait même pas vus. Il les cajole, les câline, les caresse, les dépose délicatement sur un lit de fougères, puis se dirige vers la colline aux genêts, paradis des « bourgognes », et là, il se fait plaisir à nouveau. Sa mère sera fière de lui.

– 214 escargots, Milledieu, plus de quinze douzaines en deux heures. Demain matin, j'y reviendrai, pense-t-il, enfin voilà une bonne saison. Je vais pouvoir utiliser les caisses en osier construites avec mon père l'an dernier et qui n'ont toujours pas servie, faute d'escargots, même lui va être étonné. Mais il me faudra les élever jusqu'à la foire du Carême premier lundi de carême, cinq mois de patience, quel travail !

En effet, pour satisfaire leur appétit, les acheteurs d'escargots du Languedoc, du Quercy et du pays Toulousain se présentent à Bozouls ce jour là, chaque année, pour cette fameuse foire aux bêtes à cornes.

Après avoir relaté à ses parents, dans le détail, cette journée et en particulier l'épisode de la mine, Prosper leur demande l'autorisation d'y travailler

– J'ai envie de faire un travail de grand, je ne suis plus un enfant. Je serais payé deux fois plus que chez Falguières, je ne veux plus être placé

– Tu sais, c'est très dur. J'y suis passé, j'y ai souffert, j'y ai pleuré. La poussière, le manque de lumière, les dangers, tu seras souvent à quatre pattes

– Oui, mais bon, je les ai vus, les jeunes. Ils chantaient en sortant du trou. Et avec cet argent en plus, je pourrai m'acheter à Rodez des livres pour m'instruire.

– Que dira-t-on à Falguières ?

– Je le lui dirai, quand il rentrera, dimanche après la messe. Il ne me fait pas peur. J'ai toujours obéi et souvent, je pense lui avoir fait plaisir. D'ailleurs cet été, qui lui a rapporté des racines de gentiane, du thé d'Aubrac ?

– Bon, pourquoi pas. Mais il faut chercher un jeune pour te remplacer et le proposer à Falguières à son retour de voyage

– Il suffit d'en parler aux Miquel, nos voisins, le petit François me jalouse, il sera ravi.

– Tu n'as pas de rendez-vous ? Monsieur le directeur ne sera là que cet après midi. Mais, si c'est pour du travail il ne t'acceptera pas comme ça. Tu peux repartir chez toi Ton père doit t'habiller correctement. S'il a travaillé dans la mine, il devrait le savoir. Une veste courte et solide, un pantalon long en grosse toile, des sabots et un chapeau en feutre. La chance est avec toi, depuis un mois la compagnie fournit le pic, la lampe et son huile à tous les mineurs.

Quelques jours plus tard, Prosper est employé comme galibot\*, commissionnaire, à la disposition d'une équipe de mineurs et cela douze heures par jour du lundi au samedi.

– Le dimanche étant réservé au Seigneur Jésus, le fils du bon dieu qui est tout sauf – bonbon – répétait-il souvent.

Fier d'être considéré comme un homme, Prosper découvre rapidement les conditions de vie d'un mineur.

Souvent accroupi, parfois couché, obligé de ramper dans un boyau étroit en poussant devant lui une corbeille en osier remplie de charbon. Dans, une obscurité presque totale, il faut supporter cette chaleur étouffante tout en respirant un air saturé de poussières

– Je comprends, pourquoi ces cris à l’arrivée des jeunes mineurs sur le carreau de la mine, l’autre jour, pense-t-il tout bas

Prosper préfère le travail en équipe, qui consiste à charger le charbon, à remplir les wagonnets en bois puis à les pousser et les tirer jusqu’au puits.

Là, à 120 mètres sous terre il a le sentiment de se rapprocher des étoiles, de ses chères étoiles avec les quelles il aime parler le soir avant d’aller se coucher.

– Je suis, moi aussi, une étoile, dans l’ombre, dans l’oppressant mystère de cette mine. Dans cette nuit profonde où la mort est parait-il présente avec son ami « grisou »

Le grisou, ce gaz, traître et sournois, ce gaz de merde, de marais provenant de la transformation, il y a six cent millions d’années, des débris végétaux composant le charbon

– Je le sais, je l’ai lu dans un livre de chimie que m’a offert Vincent Falguieres

Heureusement, la mine de Cruejols était – faiblement grisouteuse et bien ventilée d’après Salesses le directeur ; encore fallait il éviter de faire du feu, des étincelles

Des étincelles, presque tous les jours. Des mineurs, les vieux et les adultes, mis à part les « maitre-mineurs », les chefs porions, allumés en cachette avec leur briquet d’amadou, leur mégot de « Scaferlati » qu’ils mâchouillaient au coin des lèvres

Inconscients ? Provocateurs ? Un peu des deux certainement

– Vous n’avez pas le droit de fumer ici

– Tu es le plus jeune, le dernier arrivé et tu ouvres ta gueule ? Méfie-toi de ne pas recevoir d’ici samedi un étayage sur ta tête de rat. Ici, les rats, tu as vu ? Non ! On les crève

– Non. je ne me tairai pas

– Ici, dans cette mine, on ne risque rien, la ventilation est excellente, ce n’est pas comme à Decazeville, lui répond, pour le rassurer, un mineur qu’il connaît bien.

Prosper, de ce jour là, est repéré comme une future grande gueule-noire, le jour de sa naissance ne l’avait-on pas appelé « négril » ? Après deux années d’apprentissage, de découverte, de confrontation, il devient le porte-parole des mineurs face à monsieur Salesses lors des fréquentes revendications.

Allez, Prosper, aide-nous. Tu parles bien le français, tu comprends notre patois, tu es des nôtres. Tu expliques bien nos problèmes, sans te mettre en

colère. Il te faut obtenir pour Noel une prime, notre misère est grande, nous n'y arrivons plus. Il nous faudrait être payé à la quinzaine

Prosper surpris, étonné, par tant de reconnaissance et malgré son jeune âge se sent investi de lourdes responsabilités. Il est irréprochable dans son travail, de bons conseils auprès du directeur en termes de rendement, il est reconnu et apprécié de tous

Le soir en rentrant chez lui, après s'être débarbouillé, il dévore la soupe préparée par sa mère, prend la petite chaise, s'approche de la cheminée, propose au feu une grosse buche et bonheur suprême : s'accorde la lecture de Marx

« Le Capital » de Karl Marx, offert par Vincent, n'avait pas séduit particulièrement Prosper, celui-ci l'avait laissé de côté jusqu'au jour où il le feuilleta et s'arrêta sur la table des matières :

Effets du progrès sur la situation de la classe ouvrière :

Travail des femmes et des enfants  
Prolongation de la journée de travail  
Intensification du travail  
Augmentation des accidents  
Lutte entre l'ouvrier et la machine

Incroyable, beaucoup de ses interrogations ont trouvé plusieurs réponses dans la lecture de cette œuvre, mais comment faire pour les mettre en pratique ?

– Monsieur Salesses, il faut se parler. Au sujet du casse-croute pris au fond de la mine pendant la journée de travail – Il faut savoir manger pour bien travailler

– Dis donc, tu m'emmerdes avec tes discours. Tu te prends pour qui, pour le pape ?

– Non, milladious, pour Marx, Karl Marx

– Macarel de macarel. J'ai embauché un rouge. Qui t'a parlé de ce type ?

– Personne, Monsieur Salesses, personne. Mais je lis, je m'intéresse à la justice sociale. Je n'ai rien contre-vous. Avez-vous entendu parler de Victor Hugo ?

– Oui, un peu, lui répond-il sur un ton d'énervement.

– Vous savez ce qui s'est passé à la mine d'Aubin dans les années soixante dix ?

– Tu veux parler de la grève du Gua en soixante neuf ? C'était le huit octobre. Mon pauvre petit, j'y étais, dix sept morts par fusillade ont un pitchou\* Jamais je n'oublierai, et alors ?

– Eh bien, j’ai appris par cœur un texte écrit par cet Hugo. Parfois au fond du trou, pendant la pause, je le leur récite et je sais que certains en pleurent. Je ne les vois pas mais je les entends.

– Tu es bizarre, tu n’es pas foutu comme tout le monde, toi A dix huit ans, tu devrais penser à soulever les jupons des filles au lieu de.....

Prosper recule de quelques pas et lui dit sans être provocant,

« – On sue, on gele, on tousse, on a chaud, on a froid

– On n’est pas sûr si c’est vivant tout ce qu’on voit.

– Si tôt qu’on est sous terre on devient des fantômes

– Les pauvres paysans qui vivent sous les chaumes

– Respirent au moins l’air des cieux. On étouffait.

– Nous avons demandé, ne croyant pas déplaire,

– Un peu moins de travail, un peu plus de salaire.

– Et l’on vous a donné quoi ? – Des coups de fusils. !

Voilà, juste quelques mots de Monsieur Hugo sur notre vie, je sais que vous nous comprenez, vous !

– Mes camarades souhaitent obtenir de la Société, nos patrons, votre patron, deux faveurs que vous pourriez annoncer fin novembre, quelques jours avant la Sainte Barbe :

Premièrement : que chaque mineur, les enfants compris, touchent une indemnité de deux francs le jour de Noël, sans travailler évidemment. Vous direz au patron que j’ai appris par mon oncle, mineur à Decazeville que là-bas ils en bénéficient depuis 1880. Vous le savez vous, non ?

Deuxièmement : une pause de quarante cinq minutes doit nous être accordée au fond,

Pour le repas de la mi-journée, les vingt minutes d’aujourd’hui ne sont pas suffisantes.

– Ah ! Je comprends, c’est ton oncle de là-bas, qui te pousse à foutre le bordel. Eh bien ! On ne te retient pas, putain, prends tes frusques et fou le camp !

– Non, non, je reste ici. Je ne vous en veux pas, je comprends votre difficulté à transmettre nos propositions, je ne vous envie pas non plus, mais je sais que vous êtes favorable à nos idées, donc je suis optimiste. Faites leur admettre qu’il s’agit de l’intérêt de tous

Après cet échange pour le moins original, Monsieur Salesses se réfugie dans son bureau visiblement déstabilisé par le comportement de Prosper. Quant à celui-ci satisfait d’avoir pu exprimer les souhaits de ses camarades

d'infortune, il rentre chez ses parents, seul à travers bois, mais ce soir là, léger, heureux, très heureux de sa performance verbale

Avec bonheur, il relate son exploit à ses parents le soir même, complices par le regard, accompagné d'un sourire discret, ceux ci expriment à leur fils une évidente fierté.

– Dimanche à la messe n'oublie pas de remercier le bon Dieu, lui dit sa mère.

– Non. Je n'irai pas, remercier votre bon dieu ? Je vous ai déjà dit qu'il n'était pas bon. Nous sommes tous des fils de Dieu ? Certains, idiots, infirmes, riches, d'autres, pauvres comme nous, miséreux mais en bonne santé

– Parfaitement, c'est la volonté de Dieu. Le curé le dit souvent dans ses prêches le dimanche, mais tu n'écoutes pas, nous sommes sur terre pour gagner le paradis

– Votre Dieu, c'est bien le créateur, le maître de tout, l'architecte du temps et de l'histoire, de notre histoire, de notre vie de merde. Et vous, comme les autres, vous vous retournez vers Lui, vous l'invoquez, vous le suppliez pour obtenir ses bontés :

– La pluie ou le beau temps

– La santé du cochon, après la nôtre

– Ah !, des signes de croix. Je me demande parfois si, avant de pisser je ne devrais pas me signer ? On en creuse dans la pierre des mazucs, dans le beurre, dans la pâte qu'on va cuire, sur la miché de pain, c'est vrai, je l'ai vu faire chez les Falguières.

Des croix, ici on en fait en toute occasion.

Avant de manger la première prune,

de cailler le lait dans la gerle\*

de déposer le jambon sur le saloir

Pour protéger la maison de l'incendie

le bétail de la peste

les champs de la vermine

– Pour guérir les malades sans oublier les animaux

– Tu es trop dur avec moi, pourquoi es tu aussi méchant ? Tu étais si mignon, si docile. Depuis que tu lis ce « March », ton ciboulot est dérangé, et à Notre Dame de la Salette tu lui dis quoi à elle ?

– Pas March, Marx et à Notre Dame je ne lui dis rien, mais je n'en pense pas moins, lorsque tu signes la miché de pain tendre, je ne dis rien, le soir à la prière je vous respecte et pourtant j'en aurai à vous dire

– Que Dieu te bénisse, mon fils. Qu’il te pardonne, il sait comme moi que tu es bon et juste

– Maman, vous passez votre vie comme bonne à tout faire chez les Falguières, mon père est corvéable à merci chez eux et vous en arrivez même à remercier Dieu d’avoir des maîtres aussi gentils, aussi généreux. Mais, milladiou, ils sont où, là, maintenant ? Tu t’interdis d’y penser, hein. Car, comme dit ton curé, c’est une faute, un péché de penser

Après un long silence, Prosper prend sa mère dans ses bras, la serre très fort, lui glissant à l’oreille :

– Votre fils, comme Jésus défend les pauvres et les malheureux, il ne sera jamais curé, mais il sera à la messe du dimanche, pour vous être agréable.

Ah !, la messe ! Cérémonie incontournable pour les fervents, les pieux, les inconditionnels de Dieu, mais aussi pour les affairistes, les mécréants, les faiseurs d’histoires de toute sorte. Un passage obligé afin de se montrer certes, mais surtout, observer et critiquer sans complaisance. Malheur à l’étranger, il sera déshabillé puis rhabillé pour l’été

Tout le monde se rend à la messe en grande toilette, les femmes sortent leurs « ors », les hommes leurs braies neuves, leurs blouses empesées, Prosper, lui, le mineur s’habille coquettement, il porte le costume par opposition aux paysans, il chausse les fameuses bottes de cuir noir à soufflets.

Les enfants devant, les femmes à droite en rentrant, les hommes sur la gauche et surtout au fond de l’église. Il faut faire très attention à ne pas s’asseoir sur une chaise gravée, elle a son propriétaire : Mme Falguières par exemple

Pour certaines fêtes, la messe prend le double aspect d’un devoir et d’un plaisir étroitement confondus, renforcée, par la solennité d’une procession au cimetière par exemple à Toussaint, ou du pèlerinage à N.D. de la Salette l’été.

Quel soulagement, enfin, d’entendre le curé chanter en se retournant, les bras vers le ciel :

- Per omnia saecula saeculorum.
- Dominus vobiscum, et cum spiritu tuo
- Ite missa est !

L’ensemble des fidèles répondant sur le même ton :

- Aaaaaaaaaaaaaamen !

Les hommes, riches comme pauvres, à ce signal, rejoignent sans perdre un instant les cafés du village, là où le vin rouge du pays tient la place d’honneur des boissons. Il est suivi de près par le Marcillac\* et « l’eau

sucrée » un plaisant euphémisme pour désigner l'absinthe. Dans ces estaminets, certes on boit, mais on s'approvisionne en sucre, café, poivre, sel ainsi qu'en savon, pétrole et chandelles.

Quelques cafetiers, ont investi, afin de fidéliser certains clients, en particulier les jeunes, dans l'achat de jeu de quilles. Très à la mode, il fait fureur, jeu d'adresse et de force, il se compose de neuf quilles dont « la bonne » et d'une grosse boule de bois dotée de cinq trous.

Prosper fait équipe parfois avec Vincent lorsque celui-ci est en vacances. Le chapeau bien arrimé sur les oreilles, l'œil farouche et vif, ils esquissent une sorte d'entrechat et dans un bruit clair, très particulier, ils frappent la fameuse « bonne » avec la boule et décanillent une, deux, parfois trois autres quilles...

– Milladious ! En plus de sa grande gueule, il est adroit. Il ne paye jamais un coup de blanc

Le « couderc », l'espace communal, situé entre l'église et le café, est le lieu privilégié où l'on pratique le jeu de quilles, où l'on allume le feu de la Saint Jean au mois de Juin, mais aussi l'emplacement où se rassemblent les troupes pour la bénédiction. La jeunesse pour sa part, avec la complicité du cafetier, y dresse pour la fête votive un petit chapiteau sous lequel la Bourrée et le Quadrille seront à l'honneur, malgré les menaces et les intimidations de Monsieur le Curé prononcées pendant les vêpres.

Des lors, rares sont les jeunes filles qui vont au bal, dans un lieu public et moins encore hors de leur paroisse

Très souvent, les garçons dansent entre eux, en fin de journée, après la moisson ou les vendanges. On danse aux veillées, à la lumière fumeuse du « cael », on danse pour toutes les fêtes, au son de la cabrette, parfois accompagnée par une vielle ou un violon.

Le cabretaïre\* est juché sur un tonneau, une bouteille de vin près de lui. Il commence par lancer cinq notes de musique de même hauteur. C'est comme s'il disait : attention ! en voiture !

Les danseurs sont disposés sur deux lignes, face à face, ils se croisent, ils font la – tourne – changent de côté et frappent du sabot en levant très haut les genoux.

Prosper n'est jamais le dernier, ni pour boire, ni pour danser. Il aime lancer des défis aux autres garçons, surtout si dans l'assistance il a repéré une ou plusieurs jeunes filles : son teint mat, sa couleur de peau semble attirer ces demoiselles

Ainsi, « la joute » n'est pas qu'une épreuve de force, elle devient un jeu de souplesse et d'équilibre : chacun plante dans le creux de son chapeau une bouteille à demi pleine d'eau de vie de prunes, bien juchée sur la

rondeur de la tête.... et malheur à celui qui, en virant, ou en sautant perdrait une seule goutte d'alcool ! Puis, plus adroit que les autres, Prosper pose le flacon sur le sol, danse autour de lui, sans le regarder, sans le renverser, en croisant ses pas, tandis que tout le monde espère la catastrophe, il s'en trouverait dès lors déshonoré pour la soirée

Les dimanches sans fête, la fontaine-source du « Fanc » à mi-chemin entre les villages de Ceyrac et de Gabriac est fréquentée par la jeunesse, pendant la saison d'été. Située au bord de la nationale, il arrive parfois que des touristes s'y arrêtent pour s'y désaltérer et échangent quelques mots avec les jeunes du pays. Prosper n'hésite pas à se présenter comme le poète, le chantre de la contrée moyennant parfois quelques Louis, le bougre !

Son audace, son cran, sa chance, attirent les jeunes filles, elles s'intéressent à lui, les autres garçons plus timides, plus timorés, souvent jaloux et démunis, devant autant d'esbroufe se contentent de sourire et de le critiquer discrètement, Monsieur Prosper étant susceptible, ombrageux, comme un écorché vif

Chez les demoiselles, Prosper est admiré par ses qualités de « diseur », il peut chanter, réciter une poésie à les faire pleurer, conter une histoire de curé extravagante, à peine croyable

Bref, un dimanche après midi à la fontaine sans Prosper est d'une tristesse !

Il en est conscient, au point d'y arriver volontairement le dernier

– Dis donc Prosper, tu ne t'appelles pas aussi Désiré ? se permet de l'interpeller une jeune fille.

– Et toi, petite effrontée, Modeste n'est certainement pas ton prénom

– Non, mon ami, Clémence !

Devant une répartie aussi heureuse qu'imprévue, Prosper reprend son rôle d'amuseur en relatant une histoire de pince-fesses sans saveur, le cœur n'y est pas, quelque chose d'étrange se joue dans sa tête, il devient fébrile, en fait il est déstabilisé, perdu, ému.

« Clémence, Clémence ? Mais, d'où sort-elle ? Je ne l'ai jamais aperçue, je pense, que c'est la première fois qu'elle vient à la fontaine. Elle est belle, avec de la prestance à revendre, lui faire un ou deux poutoux\* ne me déplairait pas »

Prosper parle tout seul, hésite : rentrer chez lui car il se fait tard, ou bien laisser partir Clémence et la suivre discrètement, après tout, personne ne l'attend, il opte pour la deuxième hypothèse

Clémence, accompagnée, de deux jeunes filles que connaît bien Prosper, prend la route, d'un pas décidé en direction de Banc, un village situé sur la route de Bertholene.

Prosper, qui tel un renard, suit le trio, est rassuré. Il fait demi-tour, rentre par l'ancien chemin romain, tout en réfléchissant sur le procédé à mettre en place pour rencontrer rapidement cette jeune fille

Rassuré, il l'est, en effet, il travaille à la mine avec le frère aîné d'une des compagnes de Clémence.

Pendant toute la semaine, Prosper tout en étant discret, va interroger son camarade, sur son village, ses habitants et évidemment les amies de sa sœur

– Clémence, tu la connais ? Elle n'est pas très grande, des cheveux noirs, jolie, et pas du tout « couillonne »

– Non, je ne vois pas, j'en parlerai à ma petite sœur dimanche prochain

– Pourquoi pas demain ?

– Milladiou, mais tu es amoureux de cette fille, non ? Ma sœurette est placée comme domestique chez « le beau Pollon », le meunier de Bertholene, le beau Pollon, elle vient passer, en principe, le dimanche en famille. Voilà, tu es satisfait ?

Le dimanche suivant, sans ne rien dire à personne, Prosper quitte très tôt Ceyrac son village, pour parcourir à pied les dix kilomètres qui le séparent de Clémence afin d'être à l'heure pour la messe de onze heures. Lui, le mécréant ! Que ne doit-il faire, dans ce pays tellement dépendant des curés, pour séduire et éblouir sa prochaine conquête, peut-être sa future épouse !

En Rouergue, pas d'église, pas de femme, pense-t-il

Arrivé le premier dans cette église qu'il ne connaît pas, il se place, près de l'allée centrale sur une chaise anonyme afin d'être remarqué par.... Clémence ! Seul, au milieu de la chapelle dans sa tenue du dimanche, avec ses bottes de mineur, sa présence intrigue le curé :

Bonjour mon ami, sois le bienvenu dans la maison de Dieu, tu es de passage dans notre village ? Tu es apparemment un jeune mineur très en avance pour l'office !

Prosper avait tout prévu, mis à part les questions du curé. Après une courte hésitation et son sens de la répartie, il répond avec malice :

– Au fond de la mine, cette semaine, j'ai eu une apparition, je me mariais avec une jeune fille de votre paroisse, c'est original, non ? Sérieusement, Monsieur le Curé, à quelle heure vous dites la messe ?

– Dans une heure, mon petit, dans une heure, lui répond le curé

Prosper n'a pas le choix ! Comme il ne sait où aller, le village est si petit, sans l'existence du moindre estaminet, il reste là, assis, espérant l'arrivée dans son dos de.... Clémence Espoir un peu fou, pense-t-il !

– Que m'arrive-t-il ? Je suis malade, ce n'est pas moi, cette Clémence, je ne lui ai jamais parlé, je ne l'ai jamais touché, je ne l'ai vu qu'une fois et je suis là, dans cette église à l'attendre, à l'espérer !

Devant une très belle vierge à l'enfant, Prosper laisse vagabonder son esprit, ses pensées, et se rappelle soudain la voix grave de sa mère qui lui disait :

– Mon fils il n'y a qu'un seul Drac\* qui soit à redouter ; c'est le démon, « lou diaplés » Lui, il peut te faire du mal, il traverse la route de tous les hommes, il est dangereux de jour comme de nuit, pour lui échapper, aime toujours très fort le bon Dieu.

Ainsi, Prosper pour passer le temps propose à Dieu, le pacte suivant :

– Dieu, si tu existes vraiment, arrange-toi pour que je rencontre Clémence aujourd'hui et je te promets de ne plus t'embêter, mais je ne dirai pas pour autant que tu es bon !

Les cloches qui annoncent la messe se mettent à carillonner. Prosper émerge, sort de ses pensées et à chaque pas de femmes dont le son est caractéristique lorsqu'il effleure le sol en pierre de l'église il serre très fort le dos de la chaise placée devant lui ! Ses mains sont moites, il se sent ridicule, certainement observé par tous les gens qui se sont assis derrière lui

L'église se remplit, un murmure s'amplifie, tous les bancs situés de l'autre côté de l'allée sont occupés, le curé précédé de quatre enfants de chœur habillés de vermillon et blanc avec un calot rouge sur la tête s'avance devant l'hôtel ; la messe commence sans Clémence.

Prosper est déçu, que faire ? Sortir ? Patienter ?

Il se retourne discrètement sur sa droite, juste au dessus de son épaule, pourquoi ? Souvent, bien plus tard, il se posera cette question !

– Et, si c'était un clin d'œil de Dieu ?

Prosper se retourne à nouveau, il croit rêver, Clémence est là, à deux rangs de lui. Juste quelques mètres les séparent, elle vient de lui sourire !

– Elle m'a donc reconnu, pense-t-il !

Tout au long de l'office, Prosper va échafauder des hypothèses ;

Je parle le premier ?

Je vais à sa rencontre ? Mais, ses parents s'ils sont là ?

Je lui propose de se retrouver à la fontaine ?, avec les autres ? Non !

Patienter par là, seul ! Puis l'accompagner ce soir jusqu'au moulin ?

Elle aura, certainement des idées !

La messe terminée, Prosper se contrôle, sort calmement, à son tour, arrivé sur le petit parvis inondé de soleil ; il scrute, il recherche sa Clémence

– Rien, envolée, disparue, non, c’est impossible, elle m’a souri, je ne le lui ai pas demandé !

Prosper est abattu, face à autant d’émotions, il a besoin de parler, de boire, de l’eau, de l’eau lui suffirait à défaut d’un bon coup de niolo

Devant lui, à une dizaine de mètres une petite fontaine alimente l’abreuvoir et le lavoir couverts de lauses.

Inespéré, Prosper s’y réfugie, s’y cache avec le sentiment d’être la risée de tous ces étrangers qu’il envoie, évidemment au diable

Le clapotement de l’eau l’apaise, il se met à rire de cette aventure Il envisage, après s’être rafraîchi, de rentrer chez lui, tout en pensant à cette garce de fille qui, il l’admet s’est bien moqué de lui

– Vincent Falguières, a certainement raison de me traiter de prétentieux lorsqu’ils nous arrivent d’être en désaccord. A Noël, lorsque je vais lui raconter ma mésaventure, je suis persuadé qu’il va mourir de rire !

– Coucou, coucou Prosper, c’est moi !

Prosper cherche d’où vient cette voix, reconnaissable entre mille, même s’il ne l’a entendue qu’une fois ! Elle est là, derrière un pilier de pierre, avec son sourire

– Clémence ?

À nouveau, décontenancé, par cette fille au comportement imprévisible, Prosper se lève, se dirige vers elle, comme si..... ils se connaissent depuis toujours

Deux regards, deux sourires, ils sont surpris d’être enlacés, de s’embrasser comme du bon pain, ils se regardent et s’embrassent à nouveau

Un regard rapide autour du lavoir, confirme leur seule présence ! Enfin, seuls en tête à tête, le contraste de leurs peaux les rend encore plus beaux ; elle avec sa peau laiteuse, poudrée naturellement, lui, le négrit, le teint si mat, basané comme un maure

– Nous sommes dimanche, aucune femme ne viendra frapper son linge, restons là à la fraîche, il fait si chaud dehors !

– Nous avons tellement de choses à nous dire, lui répond Clémence.

Pendant des heures, ils vont se découvrir, se raconter, vérifier les dires, surtout elle, tellement de choses entendues sur les frasques de ce garçon, l’ont dérangée

– Est-il vrai que tu es contre la religion ?

Géné, Prosper tente de dévier la conversation en prenant la main de Clémence afin de lui glisser un baiser

– J’attends une réponse, claire, sans mensonge de ta part, je suis très croyante, ma famille aussi.

– Il est vrai que je n’aime pas trop les curés, et que je ne supporte pas entendre l’expression « le bon Dieu » !

– Pourquoi ?

– Tout simplement ; parce que nous ses fils, nous ne sommes pas égaux ! Il y a beaucoup trop d’injustice entre nous, quelles sont les fautes que tu as, que j’ai commises pour vivre d’une façon aussi dure, comparée à nos maîtres, qui exaucent Dieu avec les mêmes mots, les mêmes prières, par exemple !

Clémence reste silencieuse, lance un petit caillou dans le bassin devant elle et dit :

– Je viens de faire un vœu !

– Lequel, dis le moi, allez, à l’oreille !

– Mais, pour qui te prends-tu !

– Pour Prosper, Prosper Capel, celui qui a eu l’audace ce matin pendant la messe de parler à Dieu et... d’être entendu !

– Ah ! bon, il parle à Dieu maintenant, et que lui as-tu raconté ?

– Et toi tu te prends pour qui ? La Vierge Marie ?

– Non, pour Clémence Lacan et je veux être ta femme, petit merdeux, j’ai cinq ans de plus que toi, tu me dois le respect et je t’aime !

Ensemble, ils se lèvent, se dévisagent, se mettent à rire et s’étreignent comme deux amoureux

– Moi aussi, je t’aime comme un petit rastacouère\*, mais je ne serai pas ton esclave !

– Ni toi, mon maître !

Tout en marchant, la main dans la main, Clémence coupe une branche de buis, récupère un fruit, s’arrête et dit à Prosper :

– Regarde-bien, si ce fruit bizarre retombe sur ses cornes, notre mariage est imminent !

Les cornes se sont enfoncées dans la poussière du chemin ! Ils s’enlacent à nouveau, heureux, et Clémence poursuit :

– En rentrant, je vais faire « sauter le brasuguet\* » pour savoir si notre union sera forte !

– C’est-à-dire ?

– Tout simplement, je vais jeter sur la pierre chaude du foyer, les feuilles de buis de ce rameau, si elles éclatent c'est de bon augure pour nous et nos futurs enfants.

– J'espère qu'il n'y a pas d'autre superstition ? Nous n'avons pas eu besoin pour nous fréquenter, ni d'intermédiaire, ni des curés, ni des parents, nous sommes grands, surtout toi, vingt cinq ans ! Alors, pas de dot, mais une belle « noce », d'accord ?

Quelle journée, mémorable pour chacun des deux tourtereaux, bien décidé de se revoir le dimanche prochain, au même endroit, évidemment après la messe ! Pour décider de la date, du jour, des invites, du repas, du mariage, des enfants et du futur oustal.

Quelle année ; 1900, Prosper vient d'avoir vingt ans !

Il est convoqué devant le conseil de révision du canton. Ils sont deux, seulement du village ; lui et Vincent Falguieres, son classard. Au jour dit, à l'appel de leurs noms, ils sont parqués dans une grande salle où ils doivent se déshabiller, se mettre en file, l'un derrière l'autre ! Aucun individu dont le nom commençant par les lettres D et E ne se présente à l'appel : Vincent a donc le plaisir d'être derrière Prosper et de lui toucher les fesses et sa zigounette\* !

– Milladiou, dit Prosper à Vincent en se retournant ; arrête, tu n'as pas honte ! Je le dirai à ton père, comment tu te comportes en société !

– Putain, enlève tes mains, tu es ridicule, montre ton oiseau, tu es monté comme un âne !

Pauvre Prosper, c'était la première fois, on a beau être prévenu, c'est quand même quelque chose, de se retrouver nu comme un vers devant trente personnes, Vincent pour sa part, après dix ans d'internat était habitué à ce genre d'exercice !

Déclarés « Bon pour le Service », les conscrits font la tournée des cafés, une cocarde épinglée sur le veston, avec de grands rires, jusqu'au déclin du jour !

Incorporé, dans un régiment cantonné sur Albi, Prosper, après les classes, est affecté comme palefrenier. Pendant deux ans, il sera un soldat exemplaire, obtiendra régulièrement des permissions, pendant lesquelles il n'aura de cesse de retrouver sa Clémence et d'envisager leur mariage.

Vincent, témoin de cet acte Republicain... et religieux a honoré les jeunes mariés en leur offrant comme cadeaux ; le Nouveau Larousse Illustré et deux paires de draps brodés : P C.

Neuf mois après, un garçon, va se présenter à eux, il sera le bienvenu et baptisé !

Pendant dix ans : deux garçons et huit filles vont à leurs façons égayer la famille et surtout épuiser Clémence, qui deviendra au fur et à mesure des accouchements une bonne – mère plus qu’une bonne – femme !

Prosper démissionne de la mine du Pouget, malgré les propositions d’avancement du directeur Monsieur Salesses, pour intégrer celle de Bertholene où il sera responsable d’une équipe.

Avec Clémence, ils aménagent une maison louée par la mine, tous les deux sont ravis d’avoir quitté leurs villages respectifs même si pour les grandes fêtes ils ont plaisir à y revenir, à rendre visite à leurs parents et amis.

Clémence abandonne sa place de bonne, chez le meunier, pour se consacrer à sa progéniture, le salaire confortable de Prosper le leur permet  
– C’est la belle époque, disent-ils d’une même voix !

Prosper ignore les cafés, il se détend en cultivant des légumes au petit jardin, braconne quelques truites dans l’Aveyron qui coule à proximité, chasse le bolet au Puech de Lacan dans la forêt des Palanges toute proche et consacre tous les soirs à la lueur d’une chandelle, un long moment à la lecture des journaux et des livres que lui adresse Vincent Falguieres.

Clémence de son côté, prend plaisir à préparer les bons plats dont se délecte son Prosper ; ainsi avec les « belles de Fontenay », les meilleures pommes de terre dont la semence a été achetée à la foire de Laissac, elle cuisine soit un aligot, soit une truffade d’une saveur exceptionnelle.

– Clémence, dimanche prochain, Vincent Falguieres monte à Paris, il va passer par chez nous me porter des livres, s’il te plaît pense à préparer un gâteau à la broche, il en raffole, le bougre !

– C’est étonnant votre relation à tous les deux, il est riche, rentier, bourgeois et il va à la messe, enfin tout ce que tu détestes, tout ce que tu combats et tu le reçois chez toi comme si c’était un parent !

Oui, c’est étrange, notre relation est étonnante, quand tu penses que ses parents sont les maîtres de mes pauvres parents !

– Prosper, je suis épuisée, très fatiguée, avec nos neufs enfants et ce dernier qui va arriver, la maison est beaucoup trop petite, cela ne peut plus continuer ainsi. Je n’ose plus me regarder dans la glace, tellement j’ai vieilli, j’ai l’impression d’avoir cinquante ans, promets-moi de faire le nécessaire !

– Tu préfères que je – coquinaille – ailleurs ?

– Pourquoi es tu si vulgaire, si méchant envers moi ? Je voulais simplement que tu fasses les démarches auprès de la mine pour obtenir une

maison plus grande, j'ai appris que la grande au fond de la rue va se libérer, ils partent à Decazeville !

– Non, je n'ai pas l'intention de demander quoi que ce soit à ces messieurs. Ils seraient trop honorés de me rendre un service, voilà près de dix ans que je me crève dans leur putain de trou à rats, sans aucune reconnaissance ! Ils ne pensent que production et profit, nous sommes des chiens à leurs yeux, ni plus ni moins !

Ils sont terribles, ce sont des tyrans, je n'arrive pas à monter le syndicat, la majorité des mineurs est terrorisée !

Clémence est allongée sur le lit, près d'elle les trois derniers enfants gesticulent, les six plus grands s'affairent dans la pièce d'à côté, l'ancienne salle à manger transformée naturellement en dortoir !

– Comment allons-nous appeler cet enfant ?

– Je m'en fous !... Ah ! Non, si c'est un garçon-Prospérou, comme moi !

– Et si c'est une fille ?

– Alors, là ! je m'en contrefous, une huitième pisseuse, non je ne le souhaite pas, répond Prosper.

Quelques jours plus tard, Clémence met au monde un bébé..... de sexe féminin !

Prosper déçu refusera de le voir, mais hélas, pas de l'entendre, le nouveau-né pleurera pendant plusieurs nuits obligeant son père à dormir sur une paillasse à même le sol dans la remise, à côté du tas de charbon !

L'aîné de la fratrie, enfant de chœur, proche de Monsieur le Curé, au désarroi de Prosper, propose d'appeler sa petite sœur Solange !

– Je parie que le curé te l'a soufflé ce prénom, je me trompe ?

– Oui, non, répond le petit ! Je l'ai lu dans la vie des saints, Sainte Solange est une martyre ! Elle était bergère et a été tuée par un noble très méchant ! Et quand je serai grand j'irai étudier au séminaire de Rodez pour être prêtre, je connaîtrai la vie de tous les saints, ce sera gratuit pour moi, Monsieur le curé nous l'a dit, C'est bien vrai Maman ?

– Tais toi, imbécile, tu ne sais pas ce que tu racontes, lui dit son père, agacé par cette discussion

Prosper, contrarié tant dans sa vie professionnelle que familiale, contrecarré par ses chefs et ses patrons, contredit dans l'éducation de ses enfants par le curé du village, celui-ci ayant même un pouvoir de plus en plus important sur sa femme, décide de quitter au plus vite ce village, sa mine et son curé.

– Ou veux tu aller ?, l’interroge Clémence.

– A Decazeville !, pardi, mon vieil oncle a ses entrées à la mine, là bas. Il se charge de « dégoutter\* » une grande maison avec au moins deux chambres, comme cela, j’aurai la paix avec toi !

Très rapidement, Prosper est embauché par la C.F.D, société Commeny-Fourchambault-Decazeville, dont la production houillère se développe et manque de bras. L’acier remplace le fer ! Jusqu’en 1914, cette société va faire appel aux étrangers : les Espagnols, les Polonais, les Gallois sont les bienvenus.

Prosper très en verve se met rapidement en valeur, auprès de l’ensemble des mineurs du bassin, son engagement syndical est de plus en plus important, son action par exemple est déterminante dans la mise en place des Caisses de Secours Mutuel !

Il lui arrive assez souvent de ne pas rentrer chez lui.

Les meetings, les réunions, les comités se succèdent, hélas, la plupart du temps, prolongés dans les cafés, ou beuveries et bagarres font bon ménage.

Par ailleurs, la C.F.D, devant tant d’agitation, impose à chaque mineur de porter constamment sur eux, le funeste « livret ouvrier », une sorte de passeport, afin de mieux contrôler leurs déplacements !

La sanglante grève d’Aubin de 1869 et l’affaire Watrin en 1886 ; suivie de 108 jours de grève sont encore, cinquante ans après dans toute les mémoires, aussi bien, chez les mineurs que chez les actionnaires.

Prosper, nage dans le bonheur, tous les jours sont porteurs de nouvelles insatisfactions de la part des mineurs, qu’il s’empresse de remonter à la direction. Il est pour cela, entouré d’une équipe de militants purs et durs. Soutenu, conseillé, par de vieux briscards comme son oncle, fin connaisseur des embrouilles de la mine ; et de l’anarchiste-révolutionnaire Pouget qui avait lancé l’hebdomadaire au ton provocateur et agressif « Le Père Peinard ».

Ce Pouget, avait rapidement repéré Prosper ce jeune, différent des autres qui s’exprime si bien, dans un bon français, citant toujours bien à propos Marx et Engels ! Anarchiste, Pouget, était anti-socialiste, anti-clérical, anti-justice, anti-sénat et évidemment antimilitariste ; ce qui séduisait Prosper

– Faut pas croire au paradis des « socialos » à la manque, pas plus qu’à celui des sacristains, aimaient-ils gueuler ensemble, sur le même ton, à la fin des meetings !

## Chapitre II

### VINCENT

À l'horizon, Notre Dame de La Salette et le château de Roquelaure, au nord les monts d'Aubrac, la forêt des Palanges avec au loin le clocher de Rodez au soleil couchant et au sud, Maymac, la butte de Briounas et la ferme fortifiée des « Bourines », construite au temps de la guerre de cent ans !

Cette immensité, entoure la petite colline et s'offre tout entière, au village qu'elle porte comme un enfant. Et là, au Barry-Haut, une belle et grande maison Rouergate, inondée de soleil, de ce soleil de septembre dont la chaleur, les couleurs sont si singulières, avec son toit de lauses recouvert de lichen ocre parsemé de quelques tons orangés.

Une vraie maison du Causse, solide comme un roc, sur laquelle glissent les siècles ; granges, écuries, étables, porcherie, four à pain, poulailler, pressoir, hangar, fontaine et abreuvoirs entourent une cour pavée fermée par un porche majestueux, imposant.

Quatre marches en pierre de tailles, invitent à franchir le seuil de cette demeure.

Au rez de chaussée, à droite d'un escalier en châtaignier, la salle à manger, le salon-fumoir-billard et sur la gauche, la grande cuisine avec sa monumentale cheminée dans laquelle on peut rôtir un veau à la broche. Orientée au nord, la souillarde avec son petit fenestron, qui devance l'immense saloir ou s'affinent les jambons et les fromages de la saison.

Enfin la cave, dans laquelle se cache « la prison aux nectars », évidemment fermée à double tour par le maître de ce lieu, le seul à avoir la clé. C'est là, ou trônent dans la pénombre, de majestueux foudres\*, qui de tous temps ont terrorisé les enfants.

Au premier étage, huit chambres bien exposées au soleil, certes de couleurs différentes mais meublées à l'identique : lit à deux places sous un crucifix et un bénitier, une grande armoire en noyer, un meuble de toilette

en marbre avec psyché, chaises, fauteuils, paravent et table de nuit assortis, le tout face à une cheminée, sans oublier le prie-Dieu.

Sur le palier de l'entresol, une porte est dissimulée dans les boîseries, elle donne accès aux quatre chambres sommairement équipées d'un ou deux lits, d'une petite armoire et d'une chaise ; uniquement pour les bonnes, la cuisinière, la lingère et la petite bergère. Deux autres pièces sont également fermées à clés, l'une réservée au séchage des jambons, des saucisses et de la poitrine salée, l'autre ou trône le pétrin auprès duquel sont stockés les confitures, les conserves, le thé d'Aubrac et les herbes médicinales.

Enfin, le grenier où sèchent les céréales ; blé, avoine et seigle, à l'abri des rongeurs, au centre duquel, entourant les conduits des cheminées, les trésors pour enfants, accumulés depuis des années dans des malles ; habits, jouets démodés parfois cassés, des vases, des bibelots et des outils bizarres qui jonchent le sol ou qui sont suspendus à la charpente majestueuse !

Sa dynastie l'habite, elle vient de loin, à coup sur elle est forte ; elle saura durer. Vincent Falguieres, bourgeois de Lestrade, comme le mentionne un acte notarié du XIII<sup>e</sup> siècle ; est là, attentif au moindre bruit, seul dans le salon, il tourne en rond, va d'un fauteuil à la cheminée, s'approche d'une fenêtre, scrute l'horizon, il attend.

– Dieu, que c'est long !

Bourgeois, c'est-à-dire homme de classe moyenne, d'honnête aisance, aime-t-il préciser !

De vie parfois laborieuse, mais non point dépourvue de loisirs et de plaisirs, se livrant à la besogne sans y être assujéti, Vincent Falguieres gère un portefeuille et un patrimoine immobilier à Paris, tout en cultivant ses terres avec l'aide de serviteurs, de domestiques dans la prospérité d'un foyer chrétien et fécond. au cœur du Rouergue.

– Monsieur Vincent, Monsieur Vincent ! C'est un garçon, c'est un garçon !

– Je veux le voir.

Arrivé en haut du grand escalier, il est invité à patienter encore quelques instants, le temps pour la sage-femme de laver et d'emballoter l'héritier

– Madame votre épouse, ne tient pas à vous recevoir dans l'instant, elle est très fatiguée, soyez raisonnable Monsieur, faites encore un petit effort, lui dit fermement Mireille, la plus ancienne des servantes, qui trente ans auparavant était sa nourrice

– Mireille, vous êtes sûre ? Vous l'avez bien vu, c'est un garçon ? Il a tout ce qu'il faut ?

– Parfaitement, vu de mes propres yeux et même si Monsieur ne me le demande pas, ma mémoire m'autorise à lui dire qu'il semble être – mieux monté – que Monsieur !

– Dites donc, Mireille vous direz à votre mémoire qu'elle reste à sa place !

Il descend, sort dans la cour, se dirige vers le pradel des chevaux, siffle « blonde » sa jument, l'embrasse, la monte sans selle, se dirige vers le presbytère au galop et informe le curé de la bonne nouvelle !

– Curé, curé, vous avez un nouveau paroissien ! Passez le bénir, demain, vous partagerez le repas avec nous.

En traversant le village il s'arrête devant l'estaminet, offre un coup de blanc aux quelques hommes présents en leur précisant que cette journée est une très belle journée.

En rentrant, au pas, il se surprend à parler à sa « Blonde » :

– Je peux mourir maintenant, c'est inespéré, depuis dix ans que j'attends un enfant ! Merci mon Dieu ! Merci Sainte Vierge Marie ! J'avais fait le vœu d'aller à Lourdes, si vous m'offriez un garçon, il est là, je ne l'ai pas encore vu, mais c'est promis, nous irons à la grotte de Massabielle, tous les ans, en famille pour vous remercier et vous rendre grâce !

Le berceau est fait du bois le plus précieux de la région en noyer, dur à l'usage, doux au toucher, robuste, confortable car des générations s'y succèdent et s'y succéderont ! Il est joliment sculpté, c'est un meuble sacré dans la famille patriarcale des Falguières ; chaque nouveau né est une fierté, une grâce, une bénédiction.

– Voilà plus de trois heures qu'il est là, cela suffit, j'exige de le voir, de le prendre dans mes mains !

Falguières frappe à la porte, tout en rentrant dans la chambre « Rose », l'accouchement s'étant déroulé dans une des chambres à donner et non dans la chambre à coucher. On indique, chez les Falguières, par une couleur différente chacune des chambres : verte, bleu, mauve, jaune et blanche afin de faciliter le service.

Devant lui, un poupon bien emmaillotté, étroitement serré, dans des langes soyeux et doux comme du duvet. Il prend déjà voluptueusement le sein de sa nounou : la belle Emeline, la trentaine, pas grand-chose dans la tête mais alors, que de lait, que de lait ! Comme aurait pu dire Mac-Mahon !

– Tout semble parfait, mais s'il vous plaît, je tiens à le voir de suite, tout nu !

Rassuré tant par les cris que par les attributs de l'enfant, il se tourne, enfin vers sa femme, lui baise la main longuement, lui éponge le front délicatement avec son mouchoir de soie et demande à toutes ces femmes de le laisser avec son épouse.

Grand-mère, tantes, servantes, sage-femme et nourrisse, se faufilent les unes après les autres dans la pièce voisine.

– Vous êtes très belle, je vous remercie de ce si beau présent ! J'espère que vous allez bien vite vous remettre, comment pensez-vous l'appeler ?

– Mais enfin, mon ami, nous l'avons décidé ensemble à Pâques, l'avez-vous oublié ?

– Vincent ! Vincent ! Comme vous !

Elle répond au sourire de son mari, qui debout près du chevet, prend sa main, la pressant doucement... Nous sommes le vingt deux septembre 1880 !

Monsieur Vincent vient à peine de faire son entrée dans le monde que déjà le voilà un homme, un citoyen Son père vient de le déclarer à la mairie et s'empresse d'adresser à la famille, aux amis et aux connaissances un billet de faire part.

Quelques semaines plus tard, la cérémonie du baptême a lieu dans la petite église du village en présence d'un nombre important d'enfants qui attendent, à la porte sur la place, des dragées mélangées de pièces de monnaie qu'on leur lance à la volée... Bien entendu, ces dragées sont de qualité inférieure et ne ressemblent en rien à celles contenues dans les boîtes offertes aux invités !

Vingt deux calèches forment le cortège, traversent le village, s'arrêtent, au retour, devant la mesure des Capel, des gens au service de la famille Falguieres depuis plusieurs générations ! Monsieur, leur présente son fils Vincent, leur glisse une bourse remplie de louis d'or avec une boîte de dragées en leur disant :

– C'est pour le classard !

La mère Capel très touchée par l'honneur qui lui est fait, sort à son tour en présentant son Prosper âgé seulement de quelques mois

– Merci Monsieur, vous êtes très généreux, votre enfant est aussi beau que mon « négril ». Je vais beaucoup mieux, ma santé s'améliore de jour en jour, je vais pouvoir revenir chez vous pour soulager Madame.

Le déjeuner est servi dans la grande salle à manger où les cinquante convives sont un peu à l'étroit. Le parrain et la marraine occupent la place d'honneur, la table est décorée avec des pétales de fleurs, des dragées sont agencées dans des coquilles d'argent et de porcelaine.

Le petit Vincent n'assiste pas, bien sur, à ces agapes, il est très occupé avec le sein gauche de sa nounou ! Celle-ci présentera le descendant Falguières à la fin du repas, où, il passera de main en main, sera admiré et embrassé par la plupart des invités.

Plus tard, lorsque le bébé sera grand, on lui parlera de son baptême, de la composition du menu concocté par son père :

Beurre, radis, olives, anchois  
Poules farcies, civet de lièvre  
Filet de bœuf aux truffes  
Macaroni aux cèpes d'Aubrac  
Gigot d'agneau, haricots verts de St Come  
Roquefort et tome fraîche de Maillebiot  
Salade d'Espalion  
Crème à la vanille, compote de framboises  
Gâteau aux figues et aux raisins  
Gâteau à la broche, café au jaune d'œuf  
Chassagne et Mercurey  
Bordeaux, Champagne et Frontignan

Menu dont il a été le héros. On lui contera aussi les toasts portés sur sa tête fragile, le discours de son parrain Georges Leyg, député de Villeneuve, futur ministre ; le poème de sa marraine Noémie Poulenc, épouse du fondateur de l'usine chimique Poulenc !

Ainsi va la vie ! Jusqu'à sa neuvième année, Vincent sera nourri culturellement par l'école de la République et alimentaires par les seins de sa nounou, Emeline la belle !

– Emeline, s'il vous plaît, veillez à contrôler la gourmandise de Monsieur Vincent, elle est la mère de tous les vices.

– Comme la paresse, alors !

– C'est cela, très bien Emeline !

En effet, Vincent ne recule devant rien pour satisfaire sa glotonnerie, sa grand-mère, ses tantes, ses cousines se prêtent bien au jeu ; chacune fait de son mieux pour avoir ses faveurs. On rit devant son amour pour les crèmes, les friandises !

– Il est tellement mignon lorsqu'il met son doigt dans les confitures, dit sa grand-mère en souriant.

La première instruction de Vincent est dispensée par sa mère, elle lui apprend les lettres de l'alphabet, à lire les mots et lui en expliquer le sens,

jusqu'au jour où il va intégrer la classe unique du village, comme un grand... malgré sa colère et ses pleurs !

Pendant plusieurs années, en rentrant de l'école matin et soir, il se vengera, sur les seins de sa nounou.

Prosper est son meilleur camarade, ils font tous les deux, la fierté du maître Monsieur Arjaliez, en particulier, le jour où Monsieur Puyuelo, l'Inspecteur est venu contrôler l'école de la République !

– Voyons, dit l'inspecteur ; qu'est-ce qu'un verbe ? Tiens, toi s'adressant à un élève du deuxième rang.

– Euh ! C'est...

– C'est un mot devant lequel on met les pronoms ; je, tu, il, nous, vous, ils, exemple ; je suis, tu es...

– Bien ! Ton nom ?

– Falguières, Vincent Falguières, Monsieur l'Inspecteur.

– Combien y a-t-il de genres ? Toi, là !

– Je ne sais pas, lui répond l'enfant, rouge de timidité !

– Tu dois dire, je ne sais pas Monsieur l'Inspecteur ! Alors qui peut me répondre ?

– Moi, Monsieur l'Inspecteur, Deux genres, le masculin et le féminin !

– Bien, quel est ton nom ?

– Prosper Capel, né en 1880 !

– Département de la Seine-Inférieure, préfecture ?

– Rouen ? Monsieur l'Inspecteur !

– Sous-Préfecture ?

– Le Havre ! répondent en même temps Prosper et Vincent.

– Félicitations, Monsieur Arjaliez. Vous avez des éléments de valeurs ! Attention, il faut les suivre, les soutenir pour réussir leur entrée au collège.

Très intéressés par tous les apprentissages proposés, ils ne sont pas les derniers pour jouer, faire des farces, aussi bien à l'école que dans le village.

Trop petits pour participer, avec les grands, aux quilles devant l'estaminet ils jouent à la « caille », une variante de la pétanque. Le cochonnet est une grosse noix, les boules sont des pierres. Quand, par exemple la situation est critique, et elle l'est souvent, il est autorisé, conseillé, avant de jeter sa pierre, de la charger d'incantations, de signes de croix en cachette du curé, de postillons et de paroles cabalistiques, ce qui à l'évidence en fait tout son charme !

Fabriquer des sifflets, organiser des défilés, faire chanter des camarades, écrire ou transformer des comptines anciennes sont les spécialités du duo !

- « – Dans l'église ou j'étais,
- Je vis une vieille qui pétait.
- Allons donc, vieille vilaine,
- Vous avez mauvaise haleine !
- Vous avez pété devant Jésus :
- On vous coudra le trou du cul ! »

Hélas, trop rapidement Prosper quitte ce lieu magique, l'école, pour travailler, afin de gagner quelques sous et être nourri gratis... chez le père de Vincent.

Dés lors, il est demandé, à Vincent d'éviter de fréquenter Prosper, de lui parler

- Un jour prochain, vous devrez, peut-être, lui donner des ordres !

Cette situation perturbe sérieusement le petit Vincent, il en est très affecté, au point d'interroger son père un soir à la veillée entre le dîner et la prière :

- Père, pourquoi sur cette terre, il y a des hommes comme vous qui ont tout et d'autres comme les Capel qui n'ont presque rien ? Est ce juste ?

- C'est la volonté de Dieu, mon petit !

- Mais pourquoi il n'a pas fait tous ses enfants riches ?

- Excellente réflexion, samedi prochain, à confesse pense à interroger Monsieur le Curé, je suis curieux de connaître sa réponse, allez, il est tard, chacun sur sa chaise pour la prière :

- Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit

- Amen, répondent dans un ensemble parfait, les membres de la famille.

Pendant près de cinq minutes le père et la mère de Vincent prient à haute voix, tous les autres sont à genoux, en demi-cercle, face à la grande cheminée où est accroché un christ sur une croix :

- Ayez pitié de nous, Seigneur !

- Ayez pitié de nous !

- Que les âmes de notre famille, par la miséricorde de Dieu ! reposent en paix. Précise le père

- Pardonnez à votre peuple, ne soyez pas toujours irrité contre nous, répond la mère

- Que Jésus nous bénisse, lui qui a été crucifié pour l'amour de nous.

- Ainsi soit-il !

La prière familiale terminée, chacun se retire dans sa chambre au premier étage en silence, sauf Vincent et son père qui les soirs d'été sortent sur le perron, font quelques pas en direction de la sout\* aux cochons et tout en regardant les étoiles... pissent, en silence !

Moments intenses, inoubliables pour Vincent.

– Dites, Père ! Vous y croyez-vous à « La dame rouge » ? La diablesse qui descend par la cheminée, prend les enfants, sans que les parents la voient.

– Mais non, c'est ridicule, cela fait partie des traditions chez les pauvres, pas chez nous !

– Et l'homme sauvage, habillé en peau de bête, aux yeux rouges, qui dévore le foie des garçons, c'est idiot, n'est ce pas ?

– Evidemment, seules, les fées du causse existent, les vraies, celles qui sont habillées de rouge et qui ne font pas de flatulences !

– Pardon, je ne comprends pas, Père !

– Qui ne pétent pas ! Vraiment, tu as un vocabulaire des plus restreints, il va falloir envisager sérieusement ton inscription dans un collège de bonne réputation.

– Pardon, Père, je croyais qu'une flatulence, désignait tout simplement un clignement de l'œil !

– Parfait, parfait, l'humour est toujours présent chez les Falguières, allez, rentrons, il se fait tard, bonne nuit mon fils, ferme bien la porte à double tour, on ne sait jamais !

La fin du mois de juin approche, l'anniversaire de Prosper aussi, les vacances d'été s'annoncent fort sympathiques ; en effet, les parents de Vincent doivent accueillir les cousins Poulenc d'Espalion pendant quelques jours. Ceux-ci devraient inviter à leur tour Vincent chez eux ou la possibilité de faire du canotage sur le Lot sera envisagée.

Malgré l'interdiction de fréquenter Prosper, qui garde les dindons, Vincent essaie de lui rendre sa vie plus agréable, moins triste, en lui offrant de temps en temps des gourmandises chipées à la souillarde à l'insu évidemment de la cuisinière, mais surtout des hebdomadaires un peu anciens qu'il « chipe » dans le bureau de son père

– Bon anniversaire Prosper, j'ai récupéré pour toi, un morceau de gâteau au chocolat et « l'almanach prophétique » de l'année 1880, tu seras ravi de lire ce que l'avenir te réserve :

– « L'homme qui est né en juin, – je dis bien en juin – manifestera dès le plus jeune âge, un goût prononcé pour les légumes et la botanique. La passion de cette science qu'il poussera jusqu'à la frénésie, finira par

oblitérer ses autres facultés et le réduira à l'état du plus déplorable crétinisme. Il enrichira toutefois la science d'une nouvelle variété de cornichons, auquel il aura du moins le bonheur de donner son nom ! » »

– Tu es très gentil, merci Vincent. Parfois je pense que ta place est à Cayssiols\* ! Demain, je vais du côté de Dourdou avec ces idiots de piots\*, j'ai l'intention de pêcher des goujons pour les vendre à l'hôtel, des Parisiens sont arrivés.

– Pourquoi tu me dis cela ?

– Je sais par mon père que le tien, Monsieur Falguieres, apprécie la friture de goujons. Ce soir tu lui demandes la permission d'aller pêcher, si c'est oui, il faut qu'il te prête les deux bouteilles et on fait moitié-moitié ! Ne lui dis pas que nous serons ensemble et pense à prendre du pain dur. Pas des cornichons, du pain dur !

– Mesdemoiselles, messieurs, je vous présente dit il en s'adressant aux dindes et aux dindons, le cornichon le plus roublard du Rouergue, j'espère à demain.

Monsieur Falguieres, étonné par la demande de son fils, lui donne sans hésiter son accord et lui prête deux bouteilles « au cul cassé » !

– Excellente initiative, je regrette simplement de ne pouvoir t'accompagner, j'ai un rendez-vous important, demain, mais, ce n'est que partie remise. Tiens je vais te préparer les bouteilles, pense à présenter le goulot vers l'amont du ruisseau puis avec un bâton assez long il te faudra gratter le sol du ruisseau, afin de rendre l'eau suffisamment trouble pour attirer les goujons des environs. C'est la bonne période, ils ont faim, ils viennent de pondre, tu devrais faire une bonne pêche et n'oublie pas que nous sommes nombreux à aimer l'omelette aux goujons, domestiques compris ! Allez, bonne chance !

Quelle belle journée ! Prosper vainqueur avec deux cent cinquante quatre prises, dont six écrevisses, deux truitelles, dix sept vairons et deux tritons ! Vincent se contente de cent trente huit trophées toutes espèces confondues, celui-ci en glissant dans le ruisseau a libéré involontairement une partie de sa pêche à la plus grande joie de son adversaire !

La fin juillet approche, le père de Vincent vient de récupérer son courrier à la diligence de Rodez et attitude étonnante, rare de sa part, il demande à sa femme de le rejoindre au plus vite dans son bureau.

– Voilà, le dossier d'inscription et le prospectus viennent d'arriver. Je commençais à désespérer, je connais votre désaccord, malgré les excellents renseignements donnés par votre propre famille, mais à la lecture de ces

documents, je n'hésite plus, ma décision est prise, Vincent sera, à la rentrée prochaine, élève dans un établissement digne de notre rang !

L'Ecole royale de Soréze, dont l'éducation est étrangère à tout esprit de parti et ne saurait être que virile, patriotique et chrétienne.

– Prenez mon amie connaissance de toutes ces informations, nous devons répondre très rapidement, vous voudrez bien résoudre les problèmes de packaging. Que cela ne vous choque point, notre Vincent portera l'uniforme comme un soldat ! Séchez vos larmes, je vous en prie, nous lui en parlerons dès demain

La mère de Vincent se retire en pleurs dans sa chambre, elle réalise, que son bébé va la quitter plus de neuf mois par an, qu'il devient un homme, trop vite, quelle injustice, il est si fragile, si naïf, si doux

Le lendemain, Vincent qui ne se doute de rien, est invité par son père à le rejoindre dans son bureau :

– Nous avons le plaisir, avec ta mère, de t'informer que pour la prochaine rentrée scolaire en septembre, tu quittes l'école communale de Monsieur Arjaliez pour intégrer une grande école. L'école Royale de Soréze

– Ah, bon, parfait, c'est loin d'ici ?

Vincent, surpris par la rapidité et la façon d'apprendre l'événement est tout de même assez satisfait de cette information Il ne peut le préciser à ses parents, mais, croiser tous les matins, chez lui, son ami Prosper, en évitant de lui parler, vivre au quotidien cette injustice ; un à l'école, l'autre derrière des brebis, lui paraissait difficile à vivre !

– Cet établissement se situe dans le Tarn, tu es inscrit dans une des rares écoles Royale de France. Tu vas avoir la chance de fréquenter des enfants d'aristocrates, de nobles, d'hommes politiques et de grands militaires ! Cela te changera des petits, du bon peuple aveyronnais, tu seras habillé obligatoirement d'un uniforme tous les jours de la semaine.

– Vous m'accompagnerez avec le cabriolet, tous les deux ?

– Pour la première fois, en effet, nous te présenterons, ta mère et moi, au Directeur, au Censeur, au Régent des études et à l'Econome. En rentrant de Biarritz, nous changerons de train à Castelnaudary et nous descendrons à la gare de Revel-Soréze, puis nous prendrons un omnibus jusqu'à l'école. Une sacrée expédition tout de même !

– En effet, souligne Vincent, mais pour rentrer à la maison, comment vais-je faire aux vacances de Noël ?

– Ce sera beaucoup plus simple, d'ailleurs je t'invite dès aujourd'hui à étudier l'indicateur Chaix que voici ! Tu observeras qu'il existe une ligne de chemin de fer entre Castelnaudary et Rodez. Départ Revel 11h33, arrivée Rodez à 18h 11 avec un changement de machine à Albi. C'est-ce

que nous ferons avec ta mère pour notre retour. Tu vas grandir mon fils, tu vas grandir !

La suite de cette journée, pas comme les autres, Vincent, au plus près d'Emeline, la consacre aux rêves les plus fous, les plus insensés à partir de la lecture du dossier et du prospectus adressé à ses parents.

– Je vais pratiquer l'escrime, le piano et l'équitation ! Ma nouvelle classe s'appelle la « neuvième » Ma division « la petite école ». Comme nous sommes les plus jeunes, nous sommes confiés à une religieuse, une sorte de Nounou à qui il me sera interdit de prendre le sein... pour goûter ! Ah ! Ah ! Ton absence sera certainement une épreuve terrible pour moi, à qui vais-je me confier ? Et ton lolo, mon lolo !

Vincent, à cet instant se blottit contre Emeline, soulève le caraco, puis la chemise, et palpe enfin avec sa main gauche le sein lourd, l'approche de sa bouche, tête et s'endort en souriant !

Le départ s'approche, Vincent a rangé dans sa belle malle bleue, le trousseau complet, trois paires de souliers, deux paires de draps de lit, les objets de toilette, la tasse en argent avec ses initiales gravées et en cachette de tous, mis à part Emeline, un grand mouchoir, non lavé de celle-ci, qu'elle utilise souvent pour éponger son front et s'essuyer les aisselles !

Suite à la confirmation de l'inscription réalisée rapidement par son père, grâce au télégraphe, un courrier de l'école a suivi indiquant dans le détail le quotidien de la prochaine vie de Vincent.

Tous, sans exception, de la grand-mère à la lingère sont à la fois rassurés par les informations fournies, mais aussi intrigués par certaines d'entre elles :

– Des collections d'histoires naturelles, plusieurs bibliothèques, un cabinet de physique, un laboratoire de chimie et de physiologie sont à la disposition des élèves.

– Des témoignages de satisfactions, des certificats d'excellences, des médailles d'or, d'argent et de bronze sont des gages d'émulation qui encouragent le travail et concourent à une bonne éducation !

– Des sociétés littéraires : « l'Athénée » aux Collets-rouges, « le Portique » aux Collets-bleus et « l'Académie » à la petite école.

– Mon Dieu, que tout ces mots sont compliqués, des médailles, des collets, de la physiologie, que sais-je ? Vous voulez en faire un président ?, dit en se grattant les fesses, Arlette la cuisinière à Monsieur ! Par contre, vous ne savez rien sur le plus important pour votre fils, il va manger quoi, quand et comment ?

– J'y arrive, un peu de patience. Le premier déjeuner, café ou chocolat est servi à 6h30, déjeuner à midi, goûter à quatre heures et dîner à sept

heures trente. Les salles d'études et de classes sont chauffées et au dortoir chaque élève à sa cellule séparée !

Allez, rejoignez vos fourneaux, décidément, vous ne comprendrez jamais rien et préparez nous un bon « prunat\* » pour ce soir !

Il est six heures, les domestiques viennent de charger les quatre malles sur le grand cabriolet vert, orné sur les côtés de lettres dorées, entrelacées : V.F ! Pendant que son père donne les dernières directives aux domestiques, Vincent offre discrètement à Prosper de quoi lire tout l'été.

Enfin le départ de Rodez pour Toulouse, avec le passage sur l'impressionnant viaduc du Vaur ! Puis, changement de train à Matabiau ou le père de Vincent s'éclipse un long moment pour réapparaître dans le compartiment avec la presse, une bouteille de limonade, des bonbons et un parfum à la violette pour son épouse ! Autant Vincent se délecte avec les sucreries, autant sa mère fait semblant d'apprécier les effluves de la ville rose !

– Merci, mon cher ami. Votre geste vous honore, mais la fragrance de ces violettes ne convient point à votre femme ! Je vous l'ai déjà dit, il me semble, l'année dernière ici même, rappelle avec humour Madame !

Arrivés à Lourdes après 6h de train, la famille Falguières, fatiguée, se dirige directement vers l'hôtel de la grotte, hôtel qui les accueille chaque année depuis la naissance de Vincent.

– Nous sommes ici pour tenir la promesse que j'ai faite !

– Je le sais ! Père, je ne peux l'oublier, lui répond Vincent tout en faisant un clin d'œil à sa mère.

Le lendemain, en fin de matinée, ils assistent à la messe dans la basilique, puis descendent à la grotte miraculeuse où Bernadette eut les apparitions ; des cierges y brûlent continuellement et réchauffent de leurs fumées des dizaines de béquilles suspendues aux parois de la grotte.

– Et si la vierge se présentait à Prosper, là bas, chez nous à « la font del juge\* » dit sérieusement Vincent à ses parents qui se recueillaient

– Tais-toi, espèce de mécréant, tu ne respectes rien, ce soir tu monteras le chemin de croix à genoux jusqu'à la troisième station.

– Pardon Père, c'était une pensée malheureuse, je ne voulais pas vous offenser !

– Parfait, l'incident est clos.

Après quatre heures de train, les malles sont déposées sur le quai de la gare de Bayonne, sous la surveillance de Vincent et de sa mère pendant que le père négocie avec un cochet la course vers Biarritz.

– A l'hôtel Continental mon brave !